



ARSÈNE TCHAKARIAN
HÉLÈNE KOSSÉIAN

LES COMMANDOS DE
L'AFFICHE
ROUGE

RÉVÉLATION



éditions du
ROCHER

HISTOIRE

LES COMMANDOS DE L’AFFICHE ROUGE

Du même auteur

Les Fusillés du mont Valérien, L'Écritoire, 1991.

Les Francs-Tireurs de l’Affiche rouge, Éditions sociales, 1986.

ARSÈNE TCHAKARIAN
avec la collaboration de HÉLÈNE KOSSÉIAN

Les commandos de l’Affiche rouge

*La vérité historique
sur la première section de l’Armée secrète*

Ouvrage présenté par Vladimir Fédorovski

Afin de conserver leur authenticité, les documents en annexes du livre ont été reproduits dans leur état initial, avec les erreurs diverses figurant sur les originaux.

Les documents en annexes proviennent des archives d'Arsène Tchakarian.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN version papier : 978-2-268-07406-1

ISBN version pdf : 978-2-268-07695-9

1944. Bientôt quatre ans que la France est occupée par l'armée hitlérienne. Partout dans le monde, les combats font rage. Mais les troupes du III^e Reich ne sont plus invincibles comme en 1940. Au fil des mois, elles subissent des revers importants sur les fronts de l'Est, d'Afrique et de Méditerranée.

À l'aube de la libération nationale, ces vainqueurs arrogants et leurs complices montrent de plus en plus crûment leur vrai visage. Celui de la barbarie.

Prologue

« Morts pour la France »

17 février 1944 – 9 heures du matin.

Une cour martiale allemande est réunie dans les salons de l'hôtel *Continental*. Dans une immense salle lambrissée d'or, assis sur des chaises garnies de velours rouge, vingt-trois hommes et une femme sont menottés deux par deux face à deux grandes flammes de guerre allemandes encadrant l'emblème du Reich : un aigle et un portrait du *Führer*. À gauche, le procureur. À droite, les défenseurs. Devant les accusés, l'interprète. Somptueuse mise en scène pour un simulacre de procès destiné à impressionner l'assistance et à persuader l'opinion publique qu'il s'agit de juger de dangereux bandits, des « étrangers » à la solde de Londres et de Moscou. Journalistes, photographes, cinéastes, personnalités ; Français, Allemands et étrangers ont été invités. Le procès dit des « vingt-trois » est abondamment retransmis par la presse et la radio. Qui sont ces « vingt-trois » ? Des résistants. Incarcérés après leur arrestation en novembre et décembre 1943, interrogés, torturés quotidiennement depuis plus de trois mois, choisis par les bourreaux parmi des centaines d'autres emprisonnés, du fait de leur appartenance à une organisation secrète composée essentiellement d'immigrés. Parmi ces « vingt-trois », trois Français.

Le 21 février au matin, le verdict tombe. Les « vingt-trois » sont condamnés à mort. La sentence précise qu’ils ont cinq jours pour présenter leur recours en grâce. En réalité, cette clause ne sera pas respectée car, dès le début de janvier 1944, leur sort est déjà arrêté.

La décision rendue par le tribunal militaire de la rue Boissy-d’Anglas, à Paris, formé uniquement de trois à cinq officiers allemands, se réfère uniquement aux dossiers présentés par la police de sécurité nazie.

Le jour même, à 15 heures, au mont Valérien, des salves de balles viennent cribler les corps des « vingt-trois ». Tous sont fusillés au mont Valérien, à l’exception d’une jeune femme, Olga Bancic, décapitée sauvagement à Stuttgart le jour anniversaire de ses trente-deux ans. Entrée aujourd’hui dans l’Histoire, l’« Affiche rouge » symbolise les « vingt-trois ».

La publicité exceptionnelle faite au procès et une « Affiche rouge » placardée sur les murs de Paris et de France témoignent de la violence acharnée développée contre tous ceux qui osent se lever pour crier « Liberté ! » aux heures les plus sombres de l’Occupation. Sous les yeux des passants, les portraits en médaillon de dix de ces victimes arborent des visages de souffrance. Leurs noms aux consonances étrangères, même lorsqu’il s’agit du Français Witchitz qualifié pour la circonstance de « Juif polonais », démontrent la volonté de leurs bourreaux de les présenter à l’opinion publique comme des « êtres menaçants ».

« Juif, Arménien, communiste, rouge, chef de bande, criminel professionnel, armée du crime... », les visages et les mots choisis doivent éveiller la peur et souligner que la Résistance est le fait d’une poignée d’étrangers, ennemis de

la France. En élaborant ce sinistre scénario, la propagande allemande et vichyste utilise ces martyrs pour cacher à l'opinion publique l'existence d'un mouvement profond – la Résistance – approuvée par la majorité des Français qui aspirent à la libération.

Cette grossière opération d'intoxication se retournera contre ses auteurs. Loin d'inspirer la réprobation, l'affiche suscite de courageuses prises de position. Au pied des murs où elle est collée, des fleurs sont déposées. Sous la photo des victimes, les mots « morts pour la France » sont écrits. Hommages anonymes et combien significatifs des ressentiments de ceux qui risquent aussi leur vie pour les exprimer. L'« Affiche rouge » ne fait pas peur. Au contraire. Elle renforce cette haine contre les bourreaux – cette volonté de vaincre le fascisme pour libérer le pays et le monde.

En plongeant dans la clandestinité d'une quarantaine de FTPF (Francs-Tireurs et Partisans français), ce récit rend hommage à ces martyrs. Faute d'archives propres à l'action clandestine, des zones d'ombre subsistent encore car le mot d'ordre était à l'époque de ne laisser aucune trace. Néanmoins, quelques documents existent, notamment les rapports d'activité fournis chaque semaine au Comité de coordination de l'Armée secrète par Missak Manouchian, depuis sa nomination comme responsable militaire. Déposées dans différentes cachettes de la région parisienne, des copies de ces documents, qui font état de soixante-douze actions, sont récupérées après la Libération par sa compagne, Mélinée. Mais, en réalité, une centaine au moins a été exécutée par notre formation entre le 17 mars et le 12 novembre 1943. Tous les rapports n'ont donc probablement pas été retrouvés. Rédigés très brièvement, ce sont des communiqués militaires qui s'en tiennent à l'essentiel.

Frère d’armes de Missak et de ses compagnons, j’ai tenté d’en compléter certains et de rectifier quelques inexactitudes. Par rapport aux effectifs, quelques francs-tireurs possèdent deux, parfois trois matricules. Alfonso, qui a au début le numéro 10161, est immatriculé en septembre 1943 sous le numéro 10608. Quant à Fontano, il porte successivement les numéros 10253, 10291 et 10615. Moi-même, je passe du numéro 10025 au numéro 10313. Les femmes francs-tireurs, chargées des transports d’armes, ne possèdent, quant à elles, pas de numéro de matricule. Les responsables des dépôts d’armes non plus. Quatre-vingt-dix à cent combattants ont participé, selon mes calculs, aux actions. Certains pendant toute la durée de l’activité de notre formation, d’autres temporairement ou occasionnellement.

Mes rendez-vous multiples avec Manouchian et ma participation à l’élaboration et à l’exécution de plusieurs actions et sabotages au sein de sa formation m’amènent, au fil de ces pages, à restituer la vérité. Grâce au récit de mes amis survivants après la Libération : Mélinée Manouchian, Madeleine Oboda, Henri Karayan, Alexandre Kostantinian, Léo Kneler, Abraham Lissner, Diran Vosgueritchian et Mihaly Patriciu, j’ai reconstitué également des actions qui ne figuraient pas dans les communiqués, ainsi que d’autres qui y étaient inscrites mais dont les communiqués avaient disparu.

Que ce soit à Paris, en banlieue ou en province où se déroulent les attaques de mars à novembre 1943, j’ai retrouvé la place de chaque combattant en fonction de la configuration du site et des impératifs de l’action. J’ai refait les chemins empruntés par mes compagnons après l’assaut et minuté le temps de leur retraite. J’ai croisé quelques rares témoins inattendus qui m’ont fourni de précieux renseignements et même rencontré les familles des fusillés, dont la mère et la tante de Spartaco Fontano, la femme et la sœur de Celestino

Alfonso, la fille d'Olga Bancic, la fille d'Arpen Tavitian, le frère de Marcel Rayman, de Maurice Fingerwajg et de Rouxel, l'oncle de Georges Cloarec, la fille de Lajb Goldberg, le père de Witchitz et la veuve de Haïk Tebirian.

Chapitre I

Résister à la fatalité

Paris occupé

Août 1940. Un voile de silence recouvre la capitale. Un garçon d'une vingtaine d'années, un immigré, déambule, abasourdi. Il retrouve Paris au lendemain de la signature de l'armistice qui interrompt la « drôle de guerre ». Son univers qu'il aimait tant vient de s'écrouler comme un château de cartes : plus de la moitié de la France envahie par l'armée allemande, le gouvernement français réfugié à Vichy et Paris transformé en ville fantôme. Les maisons et les rues sont étrangement silencieuses, comme vidées du moindre souffle de vie. La lumière crue de l'été jette un contraste saisissant sur cette atmosphère irrespirable. C'est un véritable cauchemar. Partout, des soldats allemands qui se promènent par groupes et des officiers qui paraded, toutes décorations dehors, sur les grands boulevards et les Champs-Élysées.

L'inquiétant silence de Paris s'interrompt presque régulièrement par le bruit infernal des chars et des camions de troupes, ainsi que par celui des bottes martelant le sol. Malgré cette terreur sourde qui plane sur la ville, quelques Parisiens n'ont pas abandonné leur domicile. Certains ont refusé l'exode, d'autres n'ont pas pu faire autrement que de rester. Plus le jeune homme poursuit sa marche dans Paris et plus il

est submergé par l’angoisse. Qu’est devenue cette cité si chaleureuse qui l’a vu grandir et dans laquelle il avait déambulé avec insouciance ? Il ne reconnaît plus sa ville. Son Paris qui lui était autrefois si familier s’est transformé en une vaste prison à ciel ouvert. Arrivé en 1930 dans la capitale française après avoir traversé une Europe qui s’enfonçait dans le totalitarisme, il avait adopté Paris et Paris le lui avait bien rendu.

Que faire ? Le cœur serré, il tente de renouer avec ses amis d’hier. Mais beaucoup manquent à l’appel. Certains ont été emprisonnés en France avant l’invasion allemande, d’autres, taxés simplement d’antifascistes, ont été envoyés en Algérie comme prisonniers politiques. Les amis du jeune homme sont, en réalité, presque tous des antifascistes. Le nazisme, ils le connaissent bien. C’est même pour cette raison qu’ils ont fui leur pays. L’accueil qu’ils ont reçu en France, la générosité du peuple qui les a soutenus au milieu de leurs difficultés d’immigrés ont permis de les attacher définitivement à cette terre où la liberté s’élevait en vraie valeur. Mais durant cet été 1940, les malheurs de leur pays d’adoption viennent les meurtrir au plus profond de leur être. Quel désarroi, quelle stupeur, quelle douleur, quelle colère que de voir Paris – Paris qu’ils aiment tant – à genoux devant le fascisme triomphant !

Se remémorant que le 18 juin 1940, Hitler avait tenu à visiter Paris en personne, le jeune homme et ses amis immigrés imaginent avec rage le *Führer* goûtant son triomphe sur cette ville qu’il considère désormais comme la capitale de l’Europe occupée. À cette importance donnée par Hitler à la conquête de Paris, il faut opposer le refus d’une poignée de Parisiens à se soumettre. Comment montrer ce refus à l’ennemi ? Ces Parisiens, immigrés pour la plupart, ne le savent pas encore. Mais ils ont la certitude de ne pas être